

Baie Saint-Paul Les espaces pluriels et les temps singuliers

Bernard Lévy

Volume 41, Number 169, Winter 1997–1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53247ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy, B. (1997). Baie Saint-Paul : les espaces pluriels et les temps singuliers. *Vie des Arts*, 41(169), 48–49.

Les espaces singuliers et les temps pluriels

LES CINQ ARTISTES INVITÉS ET LES NEUF ARTISTES SÉLECTIONNÉS DU SYMPOSIUM ANNUEL DE PEINTURE DE BAIE SAINT-PAUL ONT CLAIREMENT TRAITÉ LE THÈME ESPACES...S MÉMOIRE QUE LEUR A PROPOSÉ GUY SIOUI DURAND, LE DIRECTEUR ARTISTIQUE DE LA 15^e ÉDITION.



Georges Nadra
Nuit ocre
310 x 310 cm

discontinuité ou de fragmentation (Pierre Blanchette, François Jeune, Georges Nadra.), des cartographies (Pierre Bourgault, Natacha Gagné, Jean-Sébastien Worsnip), des paysages (Peter Krausz, Martin Bureau, Phil Irish, Carlos Sainte-Marie). Cinq artistes ont pris des libertés avec l'espace pictural proprement dit en menant des incursions vers la troisième dimension celle qu'offrent la sculpture ou l'installation: Pnina Gagnon,

Pierre Bourgault, Fernando Pablo O'Connor, Horacio Sapere et Georges Nadra. Enfin Leah Pipe a plutôt exploré mémoire et espaces intimes.

FRAGMENTS

Pierre Blanchette a sans doute produit l'œuvre la plus impressionnante du 15^e symposium ne serait-ce que par ses dimensions. En effet, la 15^e heure mesure 1,96 x 6,40m. L'artiste manifeste combien l'espace ne peut être physiquement appréhendé. Ainsi l'observateur de son tableau s'il prend du recul perd des détails importants mais, pour peu qu'il s'approche, la totalité du tableau échappe à

son regard. Pierre Blanchette joue avec des formes géométriques dont les limites s'estompent dans les tons de bleu, de blanc et de jaune. Ses effets de transparence et d'opacité confèrent sa dynamique à l'espace qui, tel un paysage, n'apparaît jamais tout à fait semblable à lui-même. (*Les Heures*, trois murales de Pierre Blanchette ont été exposées à Montréal à la Maison de la culture Mercier du 24 janvier au 15 février 1998)

Transparences et opacités habitent les fenêtres qui transpercent les toiles de François Jeune et de Georges Nadra, tous deux artistes français. Pour la premier, l'œuvre *Dia 140* dédiée à la regrettée Lucie Laporte exprime le souci de trouver un équilibre improbable au sein d'un espace qui a commencé hors de la surface de la toile et qui ne s'y achève évidemment pas en dépit des divisions, subdivisions et fragmentations auxquelles se livre l'artiste. (François Jeune est représenté à Montréal par la galerie Éric Devlin). Georges Nadra avec *Nuit ocre*, œuvre principale d'un triptyque, interroge l'espace trompeur dans ce qu'il recèle de tragique. Sa grande toile est quadrillée de lignes noires discontinues, sortes de barbelés que surmonte un *vrai* grillage construit par l'artiste et implanté dans le châssis de la toile. Cette excroissance exprime le passage et le lien de la peinture à la sculpture. Mais, au-delà de ce formalisme théorique, l'artiste semble s'insurger contre l'exiguïté de l'espace-prison dont on ne s'évade qu'avec l'imagination. (Georges Nadra exposera une série de toiles dans le même esprit à Montréal à la galerie Han art contemporain au mois de septembre 1998).

Thème vaste certes que celui de l'espace! Il présente au moins l'avantage d'être fondamentalement congénital à la peinture définie comme le « commentaire premier de l'espace à deux dimensions ». En l'occurrence la marque du pluriel singularisée par des points de suspension avant la lettre « s » circonscrivait paradoxalement le champ illimité de l'espace et celui tout aussi sans borne (dans le temps) du terme Mémoire considérée au singulier. Naturellement, c'est à leur mémoire subjective que les artistes ont fait appel en proposant des œuvres qui constituent des commentaires formels de l'espace pictural dans ses rapports de continuité/



Pierre Blanchette
15^e heure
1,96 x 6,40 m

PAYSAGES

Ce n'est pas le paysage de Charlevoix que peint Peter Krausz mais un paysage imaginaire du bassin méditerranéen. Il succède à la *Suite roumaine* et fait partie de la série *Entre chien et loup*. Il baigne en effet dans la lumière étrange qui marque la fin du jour et le début de la nuit. Voici un paysage plus haut que large: il est découpé dans une porte; il en a les dimensions. Dix, quinze plans s'échelonnent et se superposent de bas en haut dans la transparence du *secco*. Surprenante vue cavalière où l'observateur est à la fois en bas, au milieu et en haut: impossible triple point de vue. L'horizon, s'il y en a un, est dépourvu de ciel. Aucun personnage ne traverse ces vals, vallons, combes, collines (les œuvres de la série *Entre chien et loup* ont été exposées à la galerie de Bellefeuille à Montréal du 3 au 18 novembre 1997). L'immense mérite de Peter Krausz est d'être parvenu à renouveler le genre le plus courant de la peinture. Quiconque a vu les paysages de Peter Krausz ne regardera plus le moindre paysage avec les mêmes yeux. C'est tout dire. (Voir *Vie des Arts* No 158).

À la frontière entre paysage et cartographie s'insinuent les propositions de Natacha Gagné et de Jean-Sébastien Worsnip. Les deux artistes présentent chacun une œuvre formée de la séquence de trois plans. Avec *Oublieuse mémoire*, Natacha Gagné, à l'aide de matériaux peu conventionnels (toile de nylon et colle marine), matérialise la surface de la peau humaine et sa géographie: blessures, cicatrices, flétrissures du vieillissement, sillons et flux des veines, des artères et des nerfs. L'artiste superpose des lignes pointillées, sortes de broderie qui expriment sa présence en tant qu'artiste et en tant que femme. Comme le calembour *Fragment-terre No1* qui forme le titre de son œuvre, l'indique, Sébastien Worsnip fractionne à outrance un paysage terrestre dont il rend visible les interfaces solide-gaz, gaz-liquide, liquide-solide réalisant une topologie où se côtoient à la fois en rupture et en continuité

comme d'authentiques catastrophes, les éléments de contraste: air-rocher, eau-feu.

Pierre Bourgault et Pnina Gagnon, artistes chevronnés, ont répondu au thème du Symposium en se servant de matériaux naturels pour réaliser des œuvres en trois dimensions à portée philosophique et écologique. Ainsi, pour produire *Horizontale imaginée: poursuite*, Pierre Bourgault a enduit de vase séchée tirée du Saint-Laurent les espaces qu'il a creusé sur deux plaques de contreplaqué placées côte à côte et arquées pour symboliser la courbure de la Terre. Pour sa part, Pnina Gagnon, propose une installation intitulée *Quenouilles en couleur et Quenouilles en noir et blanc* composée de six dessins constitués de longues lignes verticales enchevêtrées: les tiges de quenouilles recueillies à Baie Saint-Paul. Les dessins sont répartis en deux groupes de trois: à gauche, le fond bleu symbolise la vie, à droite le fond bistre-brun symbolise la pourriture. L'artiste surmonte ce que cette dichotomie pourrait avoir d'un peu élémentaire par un jeu très subtil de lignes et de couleurs qui constitue une authentique écriture témoignant ainsi de la complexité de la vie et de la nature que l'on n'achèvera jamais de déchiffrer (exposition à la Maison de la culture Mercier, avril 1998).

Sans doute est-ce un engagement de nature esthétique et politique qui unit Horacio Sapere et le jeune Fernando Pablo O'Connor qui, par pure coïncidence, sont tous deux originaires d'Argentine. L'un et l'autre éprouvent le registre du théâtral: n'est-ce pas le demi visage d'Antonin Artaud qu'a sculpté et placé devant sa toile Horacio Sapere? Qui accusent-elles, les chaises vides qui regardent la toile de Fernando O'Connor? Un demi visage: c'est, en chacun de soi, Artaud défiguré; les corps nus estropiés, c'est la torture. Ah, le dur métier de vivre!

Théâtral encore, le monde intérieur de Leah Pipe. Elle l'exprime avec du sang celui



Jean-Sébastien Worsnip
Fragment-terre No 1



Natacha Gagné
Oublieuse mémoire



François Jeune
Dia 140

du cordon ombilical dans une mise en scène poignante.

Plus classiques, les tableaux narratifs de Martin Bureau, Phil Irish et Carlos Sainte-Marie ont eu le mérite de permettre au public de saisir la simultanéité d'espaces pluriels et de temps fractionnés.

Au total, le 15^e Symposium a été faste. À la qualité intrinsèque des artistes, il convient d'ajouter leur style et leur personnalité plutôt extravertie pour comprendre le grand succès de l'événement. B.L. □